

UN CARGO POUR LES AÇORES

un voyage dans l'archipel des Açores
du 7 avril au 27 juin 2016
raconté par JEAN-YVES LOUDE, écrivain
aux élèves et aux publics de VAULX-EN-VELIN
rencontrés au cours de sa résidence d'auteur
en janvier et février 2016

épisode 12

L'île de Flores porte bien son nom : île des Fleurs



©viviane lièvre – le lac Comprido, « Allongé », aux rives bordées par les « rocas de Venus »

Flores, l'île Fleurs, pourrait (encore) avoir un lien avec le « paradis ». C'est le mot qui revient le plus souvent sur les lèvres de ceux qui y passent une semaine, par beau temps, au mois de septembre, par exemple, avec même une pointe de sécheresse. C'est ce qui nous est arrivé il y a trois ans. Notre premier contact avec les Açores fut cette île enchantée. Elle a des allures de sirène avec sa côte découpée, ses rochers pointus qui affleurent comme un collier de dents de cachalot sur son pourtour. Elle abonde de fleurs dès le mois de juin, des roses, les fameux hortensias, les agapanthes et les *rocas de Vénus* qui envahissent les pentes comme autant de flambeaux allumés. On dirait une procession de pèlerins levant des cierges dans la montagne. Elle cache en son centre, en son sein, sept lacs de cratères qui sont des bijoux d'harmonie.



©viviane lièvre – des lacs d'altitude qui aspirent le bleu du ciel

Le lac *Comprido* et son voisin « *Fundu* », séparés par une digue naturelle, font monter un grand sourire de bonheur quand on les découvre, bien enfoncés dans leurs cratères, aux fonds inaccessibles. Il y a pas mal d'étrangers qui soupirent et sentent en eux l'envie de rester là le reste de leur vie : « Ici, c'est la Nature à l'état pur, encore préservée, le calme y est presque absolu ». Et des étrangers, Allemands, Français, forment des projets, achètent une maison, réparent une ruine, replantent des vergers, pour pouvoir jouir de cette merveille qui les hypnotisent. Les habitants de Flores les regardent d'un air curieux. Ils les attendent au premier hiver. Car, à Flores, les mois de novembre à avril sont moins hospitaliers. L'île affronte les vents qui soufflent de l'Ouest, souvent à 200km/h. Et ça dure des semaines. Et la pluie hachure le paysage. Et le brouillard s'en mêle. Et les Florentinos, au nombre de 4000, doivent poser des pierres sur les toits pour que les tuiles ne s'envolent pas. On dit que les natifs de cette île sont renfermés, mais qu'ils sont dotés d'une grande qualité : ils sont CORIACES. Et l'étranger qui veut entrer dans le paradis qu'il imagine les jours de soleil doit être à son tour un CORIACE. On en sait quelque chose. Cette année, nous avons vécu une semaine d'hiver en juin. Personne n'avait jamais vu ça. Le tiercé vent, pluie, brouillard a tout emporté. Entêtés, coriaces et volontaires, nous avons traversé l'île à pied. Ce n'est pas un exploit, une quinzaine de kilomètres. Nous avons marché dans un tunnel de brume, devinant sur les côtés de la route la végétation primaire de l'île qui occupe tout le plateau du centre, tellement battu, flagellé par les vents qu'aucune vache n'y a jamais trouvé de quoi se nourrir. Heureusement qu'un précédent séjour en 2013, très sec, nous a permis d'imaginer les paysages somptueux que nous rations.



©viviane lièvre –plongée sur Fajã Grande, une zone de culture au pied de falaises

Voici une vision spectaculaire, à l'arrivée du chemin qui longe toute la côte Nord avant de plonger dans la zone cultivée, six cents mètres plus bas, qu'on atteint après s'être engagé avec audace et courage dans les escaliers taillés dans la falaise. Cette année, nous y avons renoncé. Sentier interdit en raison du danger objectif, glissements de terrain et chutes de pierre. Sur la photo, on dirait un point d'envol idéal de parapente.

Mais revenons encore au paradis, cette obsession des pauvres mortels. La Nature à Flores donne l'impression de n'avoir pas été touchée par l'Humain depuis son arrivée. C'est faux. Tout a été modelé par l'Homme. Il y a implanté des espèces venues d'Asie pour fabriquer des forêts qui n'existaient pas, pour tracer des haies. On a multiplié les hortensias venus de Chine. On a favorisé la conquête des pentes par les cryptomères du Japon (*japonica*), grands cèdres élégants et bons producteurs de bois, et quelqu'un a eu le geste malheureux d'introduire *Hedychium gardnerianum*, populairement nommé « roca de Vénus » ou « faux gingembre » qui poussait tranquillement sur les pentes de l'Himalaya. Erreur fatal : cette fleur jaune, à la beauté trompeuse, au parfum enivrant, est un dangereux prédateur qui se répand à toute allure, colonise des territoires entiers, bouffe la bonne terre d'élevage. On fait des films d'horreur sur les requins (bien moins dangereux que les guêpes) qui tuent parfois quelques surfers, mais on ne fait jamais de thriller sur les plantes dévoreuses de paysages. La Roca de Vénus est une splendeur vénéneuse dont on ne sait plus comment se débarrasser. Les hortensias si gentiment plantés en France sont fauchés à la débroussailleuse quand ils sortent de leur fonction de buissons de clôture. Ils sont malgré tout devenus l'emblème de l'archipel et on les retrouve dessinés sur toutes les nappes des magasins de souvenirs.



©viviane lièvre – *les jolies fées végétales que sont les rocas de Vénus, redoutables prédatrices*

Mais, cette année, nous avons, en arrivant à Flores, un objectif précis : revoir un homme que nous avons beaucoup aimé lors de notre précédent séjour. Il s'appelle João Gomes Vieira. En 2013, il habitait une petite maison de pierre, sous la masse impressionnante de falaises, à une centaine de mètres de cascades. Les fenêtres de sa maison avaient toutes la forme de hublots et ses meubles provenaient de navires échoués. Il possédait, accrochée au plafond, une collection de *mugs* du monde entier. On nous avait prévenus : cet homme, né à Flores, d'ancêtres agriculteurs, pêcheurs et baleiniers, a avalé la mer dès sa naissance, la bouche et les yeux ouverts, les bras prêts à accrocher les cordages. Il est juste arrivé sur le plancher des vaches (l'expression convient bien aux Açores car il y en a tellement) un peu trop tard. Les bateaux à voile disparaissaient, la pêche à la baleine allait bientôt être interdite et ses parents ne souhaitaient pas qu'il risque sa vie comme tous ceux de son clan. On l'a poussé à étudier loin de « l'Académie des loups de mer » qui se réunissait chez le forgeron du village quand il tempêtait au dehors. Alors ce « marin rejeté par la mer » a travaillé à terre en regardant sans cesse les vagues. Il a voyagé mais, comme pour se venger d'une vie de bureau, il s'est mis à écrire une des plus importantes collections de livres qu'un homme ait pu dédier à la mer, aux marins, aux pêcheurs de morues à Terre-Neuve, aux baleiniers, aux ports, aux types d'embarcations, aux émigrants. Il a collectionné toute sa vie photos, gravures, archives, par milliers. Pénétrer dans sa maison donne le vertige. Il est la mémoire de la Mer. João Gomes Vieira n'est plus tout jeune aujourd'hui. Alors, nous nous sommes assis auprès de lui, comme auprès d'un conteur, et, en l'écoutant, nous avons tourné le dos à la pluie.



©viviane lièvre - João Gomes Vieira feuilletant son œuvre : « L'Homme et la Mer »

Le vent pouvait souffler, nous étions embarqués à bord du grand navire de la parole, heureux d'apprendre la vie de ces géants des grands flots devant lesquels on se doit de tirer son chapeau.

La capitale de l'île, Santa Cruz, a récupéré la vieille usine de transformation des baleines en huile et farine, et en a fait un grand musée de la mémoire baleinière. On peut y voir tous les fourneaux, les moulins, les presses, les moteurs, mais aussi les visages de ces héros à côté desquels Batman passe pour un rigolo. On y voit l'extrait du film « Moby Dick », tiré du chef d'œuvre de Herman Melville, où le capitaine Achab (Gregory Peck) se jette sur le corps monstrueux de son ennemi juré, Moby Dick, la baleine blanche, criblé de harpons. Il disparaît avec elle, enlacé, dans les flots de l'enfer. Les films projetés, des années 1970, traduisent la fièvre des équipages, formés d'artisans, de pêcheurs, d'éleveurs, ne s'éloignant jamais du village, dans l'attente de la fusée qui donnera le signal de la ruée vers le port, les baleinières, le large. On se prend de passion pour ces hommes d'un courage excessif, toujours prompts à courir vers le plus énorme des dangers. L'usine n'a reculé devant rien pour reconstituer les scènes de chasse et les séances de dépeçage. Vous verrez à la page suivante un usage sans retenue de la résine pour que le visiteur comprenne ce qu'était la réalité, grandeur nature, de cette industrie : un canot avec son équipage au complet, harponneur à l'avant, maître de barque à l'arrière, et les rameurs, dos tournés à la Bête. Les marins rameurs n'avaient que les yeux du maître officier pour savoir comment se présentait la situation, comment réagissait l'animal apparaissant derrière leurs nuques. Il fallait avoir un sacré sang froid. L'autre image montre un cachalot gisant sur les pavés de l'usine avant le découpage.



Avec toute cette masse, on fabriquait des crèmes de beauté, des fixateurs pour parfum, on éclairait les villes et maisons, on produisait des farines pour le bétail. João Gomes Vieira dit qu'il a même goûté de la viande de cachalot et que cela n'était pas si mauvais que ça.

Alors, je vous souhaite bon appétit.

A très vite

©viviane lièvre – Nous avons rencontré aussi un photographe portugais chasseur de nuages qui nous a emmené avec lui pour permettre à Viviane d'attraper dans son filet les plus belles images de sculptures nébuleuses.

